



Image 1. UVic Doc.Brown.2.

L'historien du livre médiéval en archéologue

par Adrienne Williams Boyarin

Les spécialistes du Moyen-Âge s'intéressent de près à l'histoire du livre. Les livres sont porteurs d'une grande partie de nos connaissances sur le passé médiéval, mais dans le cas des livres anciens le contenu n'est pas le seul à remplir cette fonction. L'objet livre raconte sa naissance et son emploi, à savoir les rapports constants avec ses usagers. Le processus de mettre au jour ces divers niveaux de signification se rapproche aux fouilles archéologiques. Un texte que j'enseigne fréquemment à l'université en parle dans ces termes :

Tout manuscrit médiéval présente à son lecteur une série de strates, dont chacune a été reçue par le support de l'écriture – papier ou parchemin – à des stages différents... l'investigation de l'histoire de la production et de l'usage d'un manuscrit est similaire dans plus d'un aspect à l'investigation archéologique, à cette exception près que dans le cas du manuscrit toutes les strates sont souvent visibles simultanément. (R. Clemens and T. Graham, *Introduction to Manuscript Studies*, Cornell University Press, 2007, p. 48; *notre traduction*.)

Quand je regarde des livres anciens, je cherche ces strates de la production et de l'usage dans l'espoir que les artisans, les scripteurs et les lecteurs de ces livres ont laissé des traces de leur existence ; l'accrétion désordonnée de ces multiples couches

temporaires me préoccupe tout autant que la beauté des livres médiévaux. Les strates d'un manuscrit sont des couches qui s'ajoutent sur un livre au cours des mois, des années et des siècles d'interaction humaine.

Les livres médiévaux ont été produits et écrits à la main, et leurs strates sont constituées des résidus apparents d'une série d'actions relativement prévisibles que voici, dans un ordre chronologique approximatif :

- Produire le support de l'écriture (à savoir la surface qui accueille l'écriture) ;
- Réaliser la réglure (les piqûres et le tracé qui guideront l'écriture) ;
- Écrire le texte ;
- Exécuter les rubriques, les lettrines et les initiales décorées ;
- Corriger le texte ;
- Illustrer ou enluminer le texte ;
- Relier le livre ;
- Ajouter les annotations, les instruments de repérage, ou d'autres traces d'usage et de lecture.

Il est utile de penser ce processus en termes archéologiques : les historiens du livre médiéval s'appliquent à l'« excaver » pour découvrir et prélever des données aptes à engendrer des conclusions légitimes concernant l'objet à l'étude ou ses parties

composantes. Tout comme dans le cas d'un site de fouilles, il est crucial de comprendre la manière dont les strates interagissent entre elles afin de pouvoir tirer des conclusions valides, de découvrir des caractéristiques inhabituelles, ou même d'identifier des contrefaçons. En tant que spécialistes, nous sommes moins intéressés dans l'objet vierge original que dans ce processus de stratification. Plus on est capable d'en déceler, plus l'histoire du livre en question est intéressante.

À l'Université de Victoria, où je travaille et j'enseigne, nous sommes chanceux d'avoir une importante collection didactique de livres et documents médiévaux. La collection spéciale de notre bibliothèque comprend du matériel médiéval allant du début du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Les étudiants qui prennent mes cours sur le livre médiéval doivent parcourir cette collection et je leur enseigne à identifier les strates visibles de chaque document. Cela leur permet de se comporter en « archéologues » du livre, de comprendre les étapes de la production du livre médiéval et d'identifier les modalités d'interaction entre ces textes et leurs lecteurs successifs.

Le support de l'écriture Un merveilleux exemple de l'intérêt que puisse susciter l'examen du support de l'écriture est cette charte espagnole notariée portant sur une succession laissée à un monastère (**Image 1**). Le document date de 1226 et il a été écrit en latin sur un morceau de parchemin épais. Au premier regard, il semble avoir été coupé négligemment, mais l'examen de sa partie inférieure inégale, ainsi que de son aspect épais et froissé, permet de comprendre qu'il a été exécuté sur un morceau de parchemin impropre à la confection des pages d'un livre. Il a été découpé sur la marge de la peau d'animal, là où le parcheminier l'a tendue et nouée sur le cadre. Il est impossible de savoir si ce morceau a été utilisé par économie de ressources ou par économie de temps (le parchemin était cher et son processus de fabrication long), mais comprendre la nature du support de l'écriture nous permet de confirmer que ce document n'est pas endommagé. Dans tous les cas, le donateur médiéval a considéré ses legs plus importants que le parchemin sur lequel ils étaient inscrits. La charte finit par une imprécation : « que celui, de ma lignée ou pas, qui transgresse les dispositions de ce document soit frappé d'anathème et d'excommunication et de malédiction, et qu'il soit damné en enfer comme Judas, et qu'il soit maudit jusqu'à la septième génération ! »

Image 2. UVic Fragm.Lat.6, détail.

Piqûres et tracé Après avoir préparé le support de l'écriture, le copiste doit l'appréter pour le texte. De notre temps, nous pouvons acheter des cahiers réglés, mais les copistes du Moyen-Âge devaient réaliser les marges et les lignes à la main. Ceci demandait certaines compétences : il fallait déterminer le nombre de lignes par page et leur espacement, les dimensions des marges et le nombre de pages nécessaires. Dans les livres de haute qualité la préparation de la mise en page est visible sur chaque feuille et tient compte de détails tels que l'emplacement des illustrations. Le copiste piquait d'abord les marges des pages avec la pointe d'un couteau ou avec une roulette à tracer, laissant derrière de minuscules trous. Ces petites piqûres sur les marges extérieures permettaient au copiste de réaliser la réglure, un système de repères qui lui permettait de contrôler la grandeur et l'apparence du texte. Sur la page d'une Bible de l'Université de Victoria (**Image 2**), ces piqûres nous apprennent quand et comment la Bible a été assemblée. Les marques visibles sur la marge intérieure attestent que les piqûres sont ultérieures à l'assemblage des feuilles de parchemin en cahiers. Cette pratique était en vogue



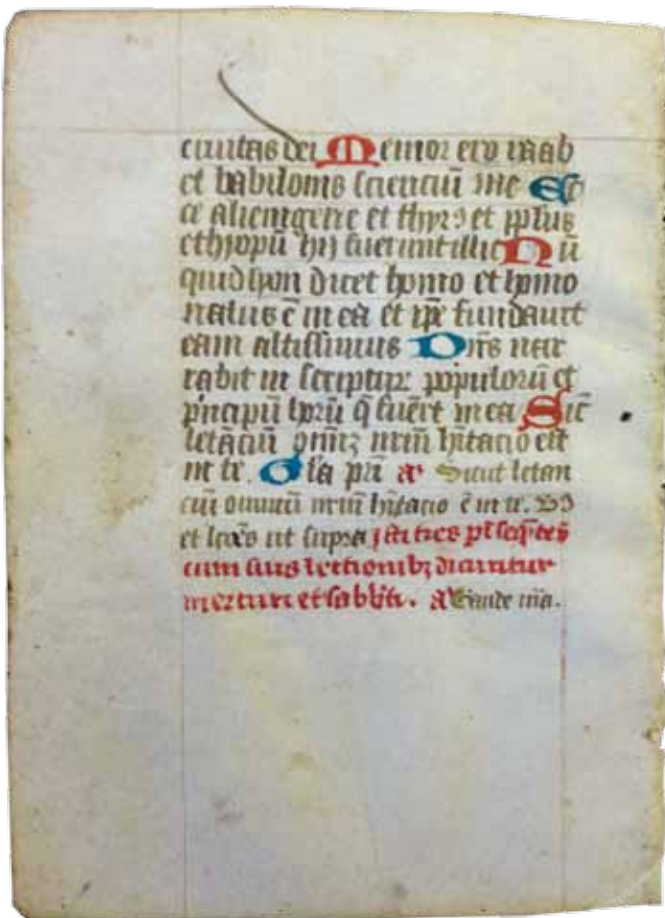


Image 3. UVic Fragm.Lat.16.

dans les Îles Britanniques et dans l'Europe de l'Ouest entre 1250 et 1350 environ. Bien qu'une seule page de cette Bible ait survécu, ces traces, en corroboration avec d'autres caractéristiques du document, nous permettent de déterminer que l'ouvrage a été réalisé vers 1250, probablement en France.

Texte et rubriques associées, lettrines et initiales décorées La prochaine couche apposée au livre médiéval est le texte proprement dit, après lequel suivent les rubriques (c'est-à-dire les titres des sections, appelés « rubriques » – du latin *ruber* – car souvent écrites en rouge), les lettrines et les initiales qui structurent et embellissent le texte. À partir du XIII^e siècle chacune de ces étapes était réalisée par des artisans différents, exercés à collaborer et à travailler dans une séquentialité préétablie. Sur cette page d'un petit livre de prières reproduite dans l'**Image 3**, les différences entre les diverses phases du copiage sont visibles dans les variations de la dimension et de la couleur des caractères. Le scripteur du texte a laissé de l'espace pour l'ajout ultérieur des rubriques et des lettrines. Dans ce cas, le système de réglure a été moins rigoureux, d'où l'apparence inégale et variable de l'écriture.

Habituellement, les copistes reléguent aux rubricateurs des instructions très claires. Si on retourne à la feuille de notre Bible ci-dessus (**Image 2**), on peut remarquer de petits « nombres-guide » sur la marge gauche à l'intention de la personne qui

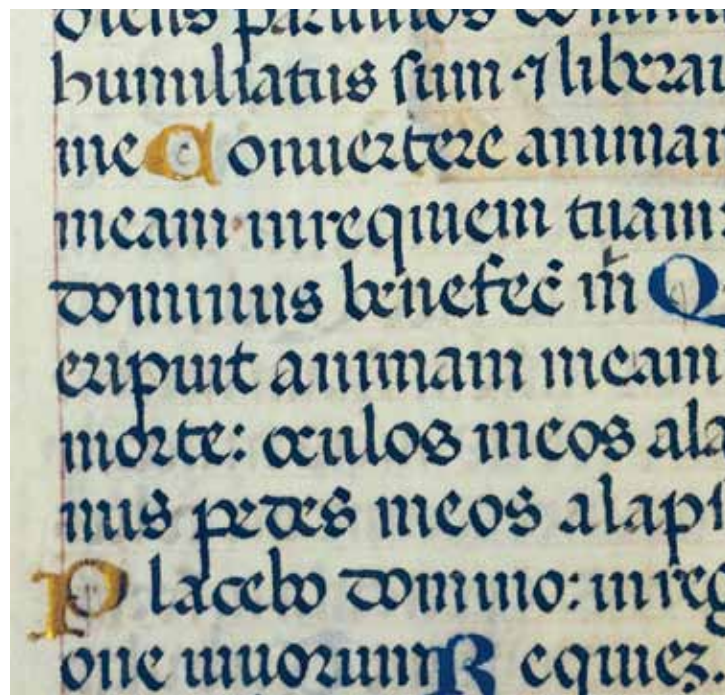


Image 4. UVic Fragm.Brown.Lat.6, détail.

réalisera par la suite la numérotation décorée des chapitres. Une autre page appartenant à un livre de prières de l'Université de Victoria (**Image 4**) montre des « lettres d'attente » utilisées par les copistes pour indiquer les initiales décoratives à venir. Ces petites lettres visibles à l'intérieur des initiales permettaient au décorateur de travailler plus vite, sans devoir lire le texte. Tous ces éléments nous aident à comprendre comment les livres étaient réalisés au Moyen-Âge et dans quel ordre travaillaient les artisans du livre : d'abord les copistes écrivaient le texte pour qu'ensuite les rubricateurs et les décorateurs viennent effectuer leur travail.

Corrections Pour parachever le texte il fallait faire des corrections. Le correcteur parcourait le texte pour le comparer à l'original et faisait les changements nécessaires. Les correcteurs du Moyen-Âge ne se souciaient pas d'escamoter leur travail : les corrections montraient que le livre avait été soigneusement préparé et que le texte était fiable (aspect très important surtout dans le cas des Écritures saintes). Une autre feuille de Bible de l'Université de Victoria dévoile le travail minutieux du correcteur sur les chapitres du deuxième livre des Rois (**Image 5**); on peut remarquer que les corrections en marge contiennent des indices qui rendent possibles les références croisées, un peu à la manière des notes en bas de page contemporaines. Par exemple, la correction sur la marge inférieure est précédée par le symbole d'une petite clé. Sur la marge interne gauche se trouve un symbole similaire et un autre encore placé entre les lignes. Le correcteur a repéré les mots accidentellement omis par le copiste et les a reproduits sur la marge inférieure; les petits symboles indiquent au lecteur où insérer les mots omis.

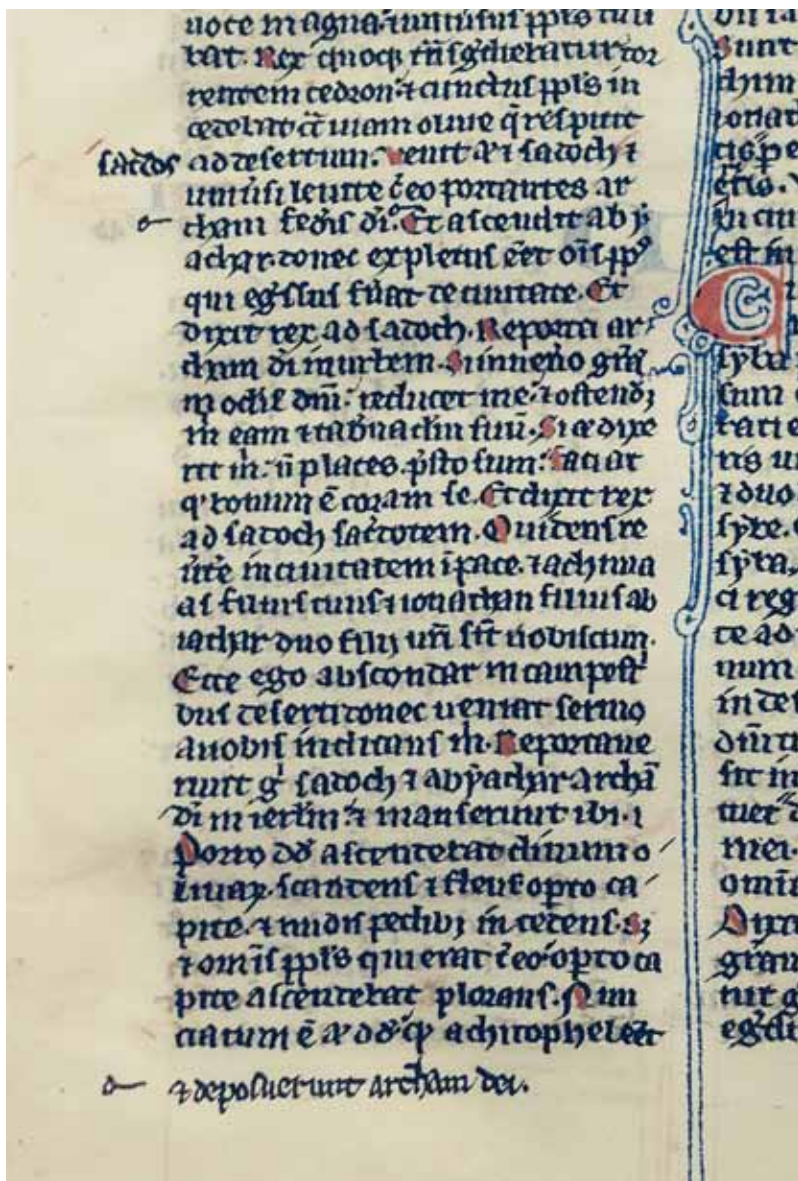


Image 5. UVic Fragm.Lat.7, détail.

Illustrations et enluminures Tous les livres n'étaient pas illustrés. À ce stade il fallait faire appel à des artistes décorateurs qui recevaient le livre fini. Les illustrations de haute qualité et surtout les enluminures (souvent réalisées à feuille de métal précieux qui reflète la lumière) étaient coûteuses et chronophages. Les livres religieux d'usage commun et les livres de prières appartenant aux dames riches étaient habituellement décorés de cette manière spectaculaire. Un exemplaire du XV^e siècle du *Livre d'heures* de l'Université de Victoria présente une illustration finement enluminée de la Vierge et l'Enfant (**Image 6**). L'artiste a utilisé de nombreuses couches de pigment, encre et feuille d'or pour réaliser les bordures fleuries, les rubriques dorées et l'image si délicate. De telles images inspiraient la dévotion à ceux qui les regardaient en priant. Ce n'est pas inhabituel que les visages qui apparaissent dans les illustrations des manuscrits religieux se retrouvent effacés par les nombreux baisers et caresses.



Image 6. UVic MS.Lat.3 ("Codex Pollick"), fol. 13r, détail.



Image 7. UVic MS.Lat.3 ("Codex Pollick").

Reliure L'étape finale dans la production du livre médiéval était la reliure. Les pages étaient assemblées en cahiers cousus sur nerfs en cuir. La restauration récente du *Livre d'heures* mentionné ci-dessus nous a permis de comprendre comment les cahiers ont été pliés, collés et cousus (**Image 7**). La collection de l'Université de Victoria possède également une très rare reliure originale médiévale, entièrement intacte, d'un Bréviaire italien du XV^e siècle. Cet exemplaire a perdu sa couverture en cuir à travers les siècles – une « excavation » bien antérieure à l'achat du livre par l'Université; cette « mise à nu » expose les nerfs en cuir et permet de comprendre comment les cahiers y ont été attachés et comment les nerfs ont été joints aux ais. Les ais conservent des restants de cuir et les fermoirs métalliques qui gardaient jadis le livre fermé (**Image 8**). Deux inscriptions sont encore visibles sur les contre-plats, la plus récente datant de 1493. Par conséquent, on peut déterminer que ce livre a été relié quelque part avant cette date, probablement aux environs de 1450.

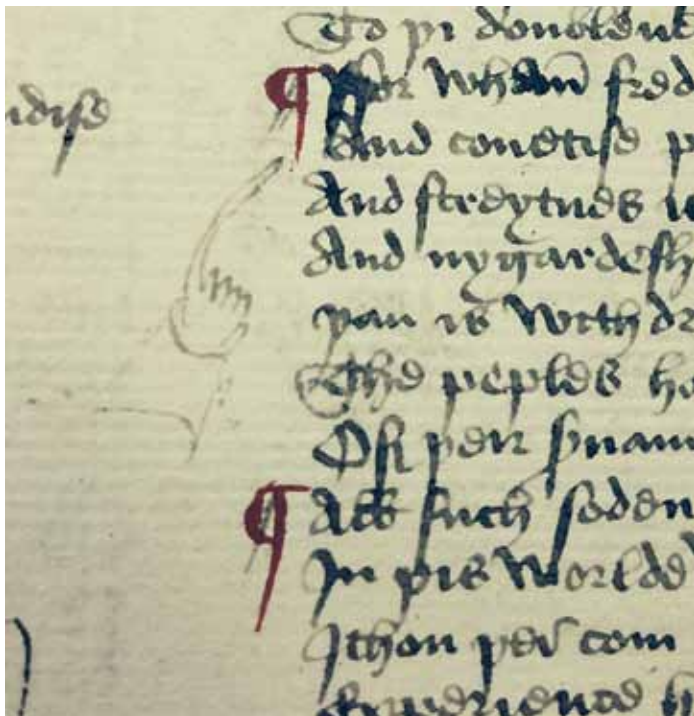


Image 9. UVic MS.Eng.1, fol. 45v, détail.

Annotations, instruments de repérage et preuves d'utilisation

Les lecteurs successifs d'un livre y ajoutent des strates additionnelles d'indices historiques, tout comme cette personne qui a écrit une note sur les plats de son livre en 1493. Par exemple, il est souvent clair qu'un livre s'est trouvé en présence des enfants du Moyen-Âge, car les pages blanches ou les marges semblent avoir été utilisées pour s'exercer à l'alphabet ou tout bonnement pour du gribouillage. Les textes religieux de l'Angleterre médiévale peuvent nous apprendre s'ils étaient lus pendant l'âge de la Réforme, car le mot « pape » est barré selon l'ordre émis par Henri VIII juste après sa séparation d'avec Rome d'enlever ce mot de tous les livres liturgiques. Ces vestiges nous aident à placer les livres dans leur contexte historique et à comprendre quels textes étaient lus quand et par qui ; les moindres preuves d'interaction quotidienne entre le livre et son

lectorat médiéval sont autant de points de contact avec les habitants du passé.

Ainsi trouve-t-on fréquemment des *manicules* – de petites mains à l'index dressé – dessinées par les lecteurs afin de marquer certains passages qui ont une importance subjective (Image 9). Dans d'autres cas, les lecteurs médiévaux interagissaient de manière ludique avec leurs livres, utilisant les marges pour



Image 8. UVic MS.Lat.2 ("Codex Lindstedt").

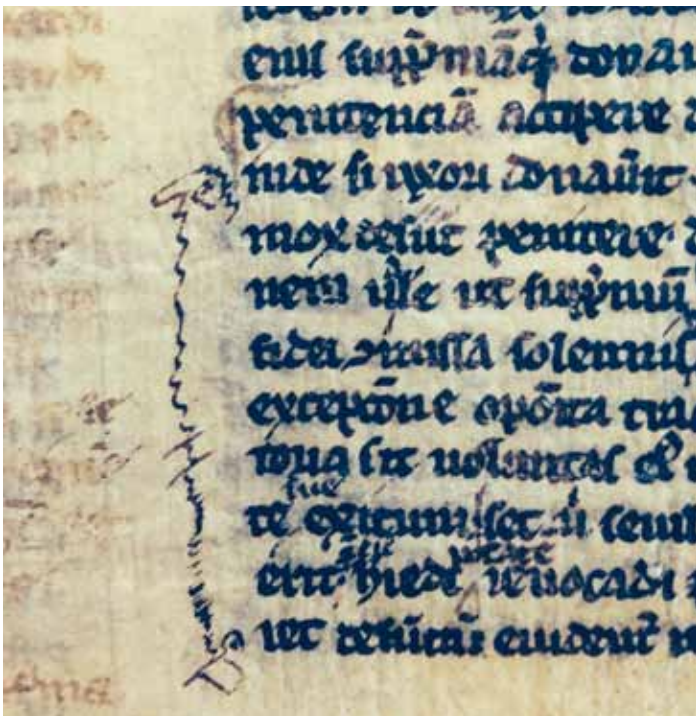


Image 10. UVic Fragm.Lat.2, fol. 2v, détail.

des notes sans rapport au contenu ou soulignant des phrases significatives par des croquis sur le pouce (Image 10).

Les preuves de l'existence d'un lectorat ultérieur ont elles aussi leur propre charme : elles dévoilent ce passé social complexe et très humain qui se tisse autour des livres et permettent d'établir une relation entre le passé et le présent, entre « eux » et « nous ». En tant qu'artéfact qui expose d'un coup toutes ses strates, le livre médiéval est un objet saisissant. Sans devoir faire de vraies fouilles à même la terre, il est possible de voir à l'œuvre, dans le même objet, des siècles d'écrivains, d'artistes, de relieurs et de lecteurs. Il s'agit réellement d'une expérience révélatrice. •

Toutes les photos appartiennent à Adrienne Williams Boyarin et sont reproduites avec la permission des Collections spéciales de la Bibliothèque de l'Université de Victoria. Pour explorer plus en profondeur le fonds de livre médiéval et prémoderne de cette bibliothèque, visitez la collection en personne ou en ligne : <http://www.uvic.ca/library/locations/home/spcoll/collections/medieval/inventory.php>

Biographie de l'auteure : Dr. Adrienne Williams Boyarin est professeure associée d'anglais à l'Université de Victoria. Elle est l'auteure de *Miracles of the Virgin in England: Law and Jewishness in Marian Legends* (D.S. Brewer 2010), traductrice de *The Siege of Jerusalem* (Broadview 2014) et éditrice de *Miracles of the Virgin in Middle English* (Broadview 2015). Elle a écrit de nombreuses études sur la littérature anglaise médiévale et ses manuscrits.